

villageois se rassemblèrent et parlèrent à la vieille femme ; quoique Park ne comprit pas bien la langue des Foulahs, il se douta qu'il était question de l'arrêter et de le conduire au camp d'Ali. Aussitôt il se remit en route, et de crainte qu'on ne le soupçonnât de s'être enfui de chez les Maures, il marcha au nord suivi par tous les enfans du village. A une certaine distance, délivré de leur importunité, il entra dans les bois, se mit à l'abri sous un grand arbre et s'endormit. Réveillé par des Foulahs qui le prirent pour un Maure, il partit, alla au sud-est, traversa un pays uni et fertile, reçut l'hospitalité chez des bergers nègres, et continua sa route dans les bois où il entendait fréquemment les hurlemens des bêtes féroces. Le 5 juillet il entra dans Ouavra, ville qui appartenait au roi de Bambara.

Park se trouvait enfin hors des atteintes d'Ali ; fort bien reçu par le douty, il dormait tranquillement sur une peau de bœuf ; la curiosité des nègres ne le laissa pas reposer long-temps ; ils s'étaient rassemblés en grand nombre pour savoir qui il était et d'où il venait ; les uns le prenaient pour un Arabe, d'autre pour un sultan maure. Le douty qui avait fait le voyage de la Gambie, leur dit qu'il était un blanc, et observa que d'après son apparence il devait être fort pauvre.

Le lendemain Park atteignit Dindjaï. Un vieux

Foulah qui lui avait donné l'hospitalité, lui demanda à son départ une boucle de ses cheveux pour en faire un saphi ou grigri, dans la persuasion qu'il lui procurerait toutes les connaissances des blancs. Park alla ensuite à Ouassibou et resta quatre jours dans cette petite ville, attendant un guide pour aller plus loin ; il partit le 12 avec quatre Kaartans fugitifs, qui ne pouvant vivre sous la tyrannie des Maures, venaient habiter le Bambara. Quand ils arrivèrent près de Satilé, la vue de tant de cavaliers réunis, causa un effroi passager aux villageois ; le 13 Park entra dans Gallon, grande ville située dans une vallée fertile, et le 14 dans Mourdia, ville considérable, fameuse pour son commerce de sel que les Maures viennent y échanger contre du millet et de la toile de coton. Les habitans sont mahométans et très-hospitaliers pour les étrangers.

Après avoir passé entre des collines rocailleuses où les Maures se cachent quelquefois pour piller les nègres, on gagna le plat pays ; on traversa les villages de Datlibou, Fanimbou, Ghiotorrou et Doulinkibou. On rencontra beaucoup de voyageurs et une caravane d'esclaves nègres conduits par des Maures qui allaient à Maroc par le grand désert. Park trouva les douty moins hospitaliers. A un repas où il fut invité chez un particulier, les femmes étaient admises dans la société, ce



qu'il n'avait pas encore observé en Afrique.

Les habitans de plusieurs villages qu'il vit plus loin le prirent pour un Maure; l'air misérable du cavalier et de sa monture fournirent ample matière aux plaisanteries des Bambaras. Il revient de la Mecque, disait l'un, on le voit bien à ses habits; un autre lui demandait si son cheval était malade; un troisième feignait de vouloir acheter la pauvre bête. « Je crois, ajoute Park, que les esclaves mêmes avaient honte de paraître en ma compagnie. »

Un peu avant la fin du jour, on lui dit que le lendemain de bonne heure, il verrait le Niger que les nègres appellent le Dialiba (grande eau). Le lendemain 20 était jour de marché à Sego, capitale du Bambara; des gens portant des denrées à cette ville, couvraient les chemins. On traversa quatre villages, à huit heures on vit la fumée qui s'élevait au-dessus de Sego. Tandis que l'on marchait dans un terrain marécageux, un des Kaartans, compagnons de Park, lui crie: voilà l'eau. « Je regarde devant moi, dit le voyageur, et à ma satisfaction extrême, je vois l'objet qui m'avait fait venir de si loin; le majestueux Niger que je cherchais depuis si long-temps, large comme la Tamise à Londres, étincelait des feux du soleil et coulait lentement vers l'est. Je courus sur ses bords, et après avoir bu de ses eaux,

« j'élevai mes mains au Ciel, en remerciant Dieu avec ferveur de ce qu'il avait couronné mes efforts d'un succès si complet. »

Sego, capitale du Bambara, est composé de quatre villes distinctes; deux à droite et deux à gauche du fleuve; le tout est environné de hautes murailles en terre. Les maisons bâties de même et terminées par des terrasses, sont de forme carrée, plusieurs sont peintes en blanc. Les rues étroites sont assez larges dans un pays où l'on ne connaît pas les voitures à roue; il y a dans chaque quartier des mosquées. Park évalue la population de Sego à 30,000 âmes, on passe la rivière dans des pirogues conduites par des esclaves pour le compte du roi.

L'apparition de Park sur le bord de la rivière, causa une surprise générale; dans la foule qui le regardait se trouvaient plusieurs Maures, ce qui lui inspira des inquiétudes. L'affluence de ceux qui voulaient passer étaient si grande, qu'il s'assit sur la grève pour attendre son tour. « L'aspect de cette grande ville, dit-il, ces nombreuses pirogues qui couvraient la rivière, cette population en mouvement, les terrains cultivés des environs, tout me présentait un tableau de civilisation et d'opulence que je ne m'étais pas attendu à rencontrer dans le centre de l'Afrique.

« J'attendis plus de deux heures l'occasion de



traverser la rivière; dans l'intervalle, on avait annoncé au roi qu'un blanc qui n'avait pas encore pu passer, était venu pour le voir. Il m'envoya aussitôt un de ses officiers me notifier que je ne pourrais être admis devant lui avant qu'il sût le motif de mon arrivée dans le pays; l'émissaire ajouta que je ne devais point passer la rivière sans la permission du roi, et me conseilla d'aller chercher un gîte dans un village à quelque distance qu'il me montra. J'obéis, à mon grand chagrin, personne dans le village ne voulut me recevoir, chacun me regardait d'un air craintif et étonné, je restai toute la journée sans manger, assis sous un arbre. La nuit menaçait d'être encore plus fâcheuse, car le vent s'était élevé, tout faisait pressentir la pluie. D'ailleurs les bêtes féroces sont si nombreuses dans ce canton, que j'aurais été obligé de grimper sur l'arbre et de me nicher sur les branches. Vers le coucher du soleil, une femme qui revenait de travailler aux champs, s'arrêta pour me regarder. Me voyant l'air fatigué et abattu, elle me questionna; je lui exposai ma position. Emue de pitié, elle prit ma selle et ma bride, et me dit de la suivre. Arrivée dans sa cabane, elle alluma une lampe et étendit une natte à terre en me disant que je pouvais y rester pendant la nuit. S'apercevant ensuite que j'avais faim, elle me dit qu'elle allait me chercher quelque chose à

manger. Elle sortit donc et revint un moment après avec un gros poisson, elle le fit griller et me le donna. Après mon souper, je m'étendis sur la natte; elle dit aux femmes de sa maison, qui pendant tout ce temps n'avaient cessé de me regarder d'un air ébahi, qu'elles pouvaient reprendre leur ouvrage. Elles se mirent donc à filer du coton, et continuèrent ce travail pendant une grande partie de la nuit. Elles s'amusaient à chanter; une de leurs chansons fut improvisée sur-le-champ, car j'en étais le sujet; une seule femme chantait, les autres se joignaient à elle par intervalles comme pour former le chœur. L'air en était doux et plaintif; voici les paroles traduites littéralement: « Les vents rugissaient et la pluie  
« tombait, le pauvre homme blanc, fatigué et  
« affaibli, vint et s'assit sous notre arbre. — Il n'a  
« point de mère pour lui apporter du lait, point  
« de femme pour moudre son grain. — *Chœur.*  
« — Ayons pitié de l'homme blanc; il n'a point  
« de mère, etc. » Emu jusqu'aux larmes d'une bienveillance si généreuse, je ne pus goûter le sommeil. Le lendemain matin j'éprouvai une peine véritable de ne pouvoir offrir à cette femme bienfaisante, que deux des quatre boutons de cuivre qui restaient à mon habit. »

Ce ne fut que le lendemain 22 juillet, qu'un messenger du roi arriva et commença par deman-



der à Park s'il apportait un présent pour son maître. Il parut très-déconcerté en apprenant que les Maures l'avaient dépouillé de tout, et se retira. Le 23, un autre messenger vint signifier à Park l'ordre de s'éloigner de Ségo, et en même temps lui remit cinq mille cauris que le roi lui envoyait pour lui procurer les moyens d'acheter des vivres. Ce messenger était chargé de lui servir de guide jusqu'à Sansanding, si son intention était d'aller à Djinni. Park apprit ensuite de lui que le roi n'avait refusé de l'admettre en sa présence, que dans la crainte de ne pouvoir le protéger contre les violences et la méchanceté des Maures. Sa conduite fut donc en même temps prudente et généreuse. Les circonstances qui accompagnèrent mon arrivée à Ségo, observe Park, étaient sans doute de nature à faire soupçonner au roi que je désirais de cacher le véritable objet de mon voyage.

« Il raisonnait probablement comme mon guide qui, lorsque je lui dis que j'étais venu de bien loin à travers mille dangers pour voir le Dialiba, demanda s'il n'y avait point de rivières dans mon pays, et si une rivière ne ressemblait pas à une autre. »

Ainsi forcé de quitter Ségo, Park chemina le même soir jusqu'à un village, à sept milles dans l'est, où son guide connaissait quelques habitans qui le reçurent bien. Ce guide était un brave homme qui parlait volontiers. Il dit à Park que le projet d'aller

à Djinni, était plus dangereux qu'il ne le croyait. Quoique cette ville fit partie des états du roi de Bambara, les Maures formaient la plus grande partie de sa population. Triste perspective pour Park, car il apprit de plus que les villes situées à l'est de Djinni étaient encore plus soumises à l'influence des Maures, et Timbouctou même, but de ses recherches, était en quelque sorte en possession de ces barbares; mais il était trop avancé pour reculer, il résolut de poursuivre sa route.

Le 24 il passa par Kabba, grande ville située sur le Dialiba, au milieu d'un canton très-bien cultivé. Partout les nègres recueillaient les fruits du chi avec lequel ils font le beurre végétal. Le chi est un arbre très-commun dans le Bambara; il a le port du chêne. Le fruit a une écorce mince qui enveloppe une pulpe mince recouvrant un noyau: on fait sécher au soleil le noyau que l'on met ensuite bouillir dans l'eau, et l'on obtient une substance grasse qui peut se garder pendant un an, qui est blanche et ferme, et que Park trouva plus agréable au goût que le meilleur beurre fait avec du lait de vache. La préparation de cette denrée lui parut être un des principaux objets de l'économie rurale des Africains, dans cette partie du continent, et donne lieu à un grand commerce dans l'intérieur.

On traversa plusieurs grands villages habités principalement par des pêcheurs; le soir on en-



tra dans Sansanding , grande ville qui contient près de 10,000 habitans. Les Maures y apportent beaucoup de sel du désert , ainsi que du corail et de la verroterie des côtes de la Méditerranée , ils échangent ces marchandises contre de la poudre d'or et de la toile de coton.

Les nègres de Sansanding prirent Park pour un Maure , ce qui l'aurait préservé de tout désagrément , si un homme de cette nation , assis sur le bord de la rivière, n'eût découvert la méprise, et par ses cris n'eût rassemblé un grand nombre de ses compatriotes. En arrivant à la demeure du douty , il se vit entouré d'une centaine de gens parlant différens langages, tous également intelligibles pour lui. Enfin , par le secours de son interprète , il comprit que les uns prétendaient l'avoir vu dans un lieu et d'autres dans un autre. Les Maures étant survenus , mirent arrogamment les nègres à l'écart , et questionnèrent Park sur la religion. Trouvant qu'il ne parlait pas bien l'arabe, ils envoyèrent chercher deux juifs , dans l'espoir qu'ils pourraient causer avec lui. Ces hébreux ressemblent beaucoup aux Maures , et récitent même publiquement les prières musulmanes ; toutefois les nègres leur témoignent peu d'égards. Les Maures convinrent que , tout chrétien qu'il était, il valait mieux qu'un juif ; cependant ils insistèrent pour qu'à l'exemple des juifs , il récitât

les prières de l'islamisme. Il eut beau s'en défendre sur son ignorance de l'arabe , on le menaça de l'entraîner de force à la mosquée. Heureusement le douty intervint en sa faveur , il déclara que Park était l'étranger du roi , et qu'il ne le laisserait pas maltraiter. Ils devinrent moins bruyans ; mais ils le forcèrent à monter sur un siège élevé près de la porte de la mosquée , afin que tout le monde pût le voir ; la foule s'était accrue à un tel point qu'il n'y avait plus moyen de la contenir, des gens montaient sur les toits et se serraient les uns les autres comme les spectateurs d'une exécution. Park resta là jusqu'au coucher du soleil. Alors on le conduisit dans une cabane assez propre ; elle était au fond d'une petite cour dont le douty ferma la porte pour écarter les importuns ; précaution inutile. Les Maures escadèrent le mur et arrivèrent en foule dans la cour pour voir , disaient-ils , le blanc faire ses dévotions du soir et manger des œufs. Il ne jugea pas à propos de les satisfaire sur le premier point ; mais sur le second, il leur dit que s'ils lui donnaient des œufs, il les mangerait sans répugnance. Le douty lui en apporta sept , et fut fort étonné de voir qu'il ne pouvait pas les manger crus ; car les habitans de l'intérieur de l'Afrique s'imaginent que c'est l'unique nourriture des Européens. Désabusé sur ce point , le Douty fit tuer un mouton , et or-



donna d'en préparer la moitié pour Park. « Vers minuit, dit le voyageur, quand les Maures se furent retirés, ce vieillard hospitalier me fit une visite et me pria avec instance de lui écrire un saphir; si celui d'un Maure est bon, observait-il, celui d'un blanc doit être nécessairement meilleur. Je lui en donnai un pourvu de toutes les vertus qu'il pouvait désirer; c'était l'oraison dominicale. Je me servis d'un roseau en guise de plume; un peu de charbon pilé, délayé dans de l'eau gommée, me fit une encre passable, une planche mince me servit de papier.

Le 25 Park quitta Sansanding avant que les Maures fussent rassemblés, et passant par Sibili, Niara et Niami, il alla coucher le 29 à Modibou, village délicieusement situé sur les bords du Dialiba. Entre ces deux derniers endroits le guide s'arrêtait souvent, et regardait tous les halliers d'un air craintif. Park apprit que les lions très-communs dans ce pays, attaquaient souvent les voyageurs passant dans les bois. Tandis que le Maure parlait, le cheval de Park tressaillit, et celui-ci aperçut à peu de distance une giraffe qui s'éloignait en trottant pesamment. Un peu plus loin, dans une grande plaine coupée de buissons épars, le guide dit à Park: « Voilà un très-grand lion. » Le cheval de Park était trop fatigué pour qu'il pût s'enfuir; ils continuèrent donc à che-

miner assez lentement, et Park ne découvrant rien, croyait que le guide s'était trompé, lorsqu'à quelques pas du buisson il vit un gros lion couché la tête entre les pattes. « Je m'attendais, dit-il, qu'il allait s'élançer sur moi et j'ôtai machinalement mes pieds des étriers, afin qu'en cas d'attaque mon cheval y fût exposé plutôt que moi. Probablement le lion n'était pas très-affamé, car il ne bougea pas, quoique nous fussions bien à sa portée. Mes yeux étaient tellement fixés sur ce roi des animaux, qu'il ne me fut possible de les en retirer que lorsque nous fûmes à une grande distance. »

De petites îles verdoyantes sont éparses dans le Dialiba devant Modibou, et servent de retraite aux bestiaux que l'on y tient à l'abri des bêtes féroces. Les Foulahs prennent beaucoup de poissons avec des filets de coton qu'ils font eux-mêmes. Park vit sur une maison une tête de crocodile qui avait été tué par des bergers dans un marais voisin du village. Ces reptiles communs dans le Dialiba, n'y sont pas très-dangereux. D'ailleurs le voyageur en est bien moins incommodé que des maringouins dont les essaims nombreux désolent les nègres les plus flegmatiques. Les habits de Park tombant en lambeaux, le préservaient mal des attaques de ces insectes. Il passait ordinairement les nuits sans fermer l'œil, uniquement occupé à



s'éventer avec son chapeau ; ses bras , ses jambes étaient couverts d'ampoules ; la douleur et le défaut de sommeil lui donnèrent la fièvre.

A sept milles de Modibou , Park fut obligé d'abandonner son cheval qui s'abattit ; il le quitta en pensant que lui-même succomberait ainsi à la faim et à la fatigue. A Kih , petit village habité par des pêcheurs , le douty ne voulut pas le laisser entrer dans sa maison. Heureusement un pêcheur de Silla qui descendait la rivière , le prit dans son bateau jusqu'à Mourzan. Là , traversant le Dialiba , on le conduisit à Silla , grande ville située à la rive droite. Il y resta , jusqu'à l'entrée de la nuit , sous un arbre entouré d'une foule nombreuse. Le langage différait beaucoup de celui des autres parties du Bambara. Park apprit que plus il irait vers l'est , moins il trouverait le bambaran en usage.

Park abattu par la maladie , épuisé de faim et de fatigue , à moitié nu et ne possédant rien qui pût lui procurer des vivres , des vêtemens ou un logement , fut convaincu qu'il lui serait impossible d'avancer plus loin. Les obstacles allaient devenir insurmontable ; les pluies avaient déjà commencé , les terrains bas étaient inondés ; quelques jours plus tard , on ne pourrait plus voyager que par eau. Ce qui lui restait des cauris du roi de Bambara , ne suffisait pas pour louer un bateau qui le

menât bien loin , et il avait peu d'espoir de subsister de la charité d'autrui dans un pays où les Maures avaient une grande influence ; plus il avancerait , plus il les trouverait puissans. D'un côté , une mort certaine l'attendait , et ses découvertes périssaient avec lui , de l'autre , c'est-à-dire s'il retournait vers la Gambie , une route de plusieurs centaines de milles à pied , à travers des pays entièrement inconnus , lui présageait mille dangers. Dans cette cruelle perplexité , il choisit le dernier parti , comme le seul qui pût lui faire espérer de sauver ses découvertes de l'oubli.

Ayant tiré des marchands maures et nègres divers renseignemens sur les pays à l'est de Silla , il apprit qu'à deux journées le Dialiba forme un lac considérable , et qu'il passe à une journée de marche au sud de Timbouctou qui est éloigné de deux cents milles de Silla ; ces gens ne savaient rien sur son cours ultérieur.

Les pluies avaient rendu impraticable le chemin sur la rive droite du Dialiba. Le 30 Park partit de Silla dans un canot , et alla jusqu'à Kit , où il reprit la route de terre avec le frère du douty. Le lendemain il retrouva son cheval à Modibou ; il continua son voyage en faisant marcher l'animal devant lui. Les pluies le retenaient souvent plusieurs jours dans le même lieu ; il ne pouvait pas toujours se procurer des guides , le pays était



si inondé, qu'il courut fréquemment le risque de s'égarer. Il traversait des marais submergés, ayant de l'eau jusqu'au genou; son cheval s'enfonçait dans la boue, il ne pouvait l'en retirer qu'avec des peines infinies. Partout on le recevait plus mal que lorsqu'il était allé de Segó à Silla. On lui dit à Sansanding que les soupçons sur l'objet de son voyage avaient acquis une nouvelle force, et qu'on le regardait comme un espion; le roi avait même dépêché un canot à Djinny pour le ramener à Segó. Plus loin on lui conseilla de s'éloigner au plus vite, en lui montrant l'occident, ce qui lui fit supposer que des émissaires envoyés par le roi le cherchaient.

Le 15 août, dans un petit village à un demi-mille de Segó, il lui fut impossible de se procurer quelque chose à manger. Le fils du douty lui dit qu'il n'avait pas un moment à perdre s'il voulait sortir sain et sauf du Bambara. Park connut alors tout le danger de sa position, et s'écarta de Segó. Voyageant le plus vite qu'il put, il fit un détour, puis marcha droit à l'ouest à travers des marécages. Vers midi il s'arrêta sous un arbre pour examiner ce qu'il ferait. Il était indubitable que le roi de Bambara, prévenu par les faux rapports des Maures, cherchait à s'emparer de sa personne. « Tantôt, dit-il, j'étais tenté de traverser la rivière à la nage avec mon cheval, et d'aller au

sud gagner le cap Corse sur la côte de Guinée; mais en réfléchissant qu'il fallait d'abord voyager pendant dix jours pour arriver au pays de Kong, et ensuite traverser une immense contrée dont j'ignorais la langue et les mœurs, je renonçai à ce plan. Je pensai que je remplirais mieux l'objet de ma mission en allant à l'ouest le long du Niger, dont je pourrais ainsi reconnaître le cours navigable de ce côté. »

Le 15 août il passa par Saï, grande ville, entourée de deux fossés très-profonds, éloignés de six cents pieds des murailles, et défendus par plusieurs tours carrées; ce qui offrait l'aspect d'une fortification régulière. Plus loin, au village de Kaïmon, le grain était très-rare, Park ne put en acheter même une petite quantité dont il offrait cinquante cauris. Cependant, à l'instant où il partait, un nègre qui probablement le prenait pour un schérif maure, lui donna un peu de grain en lui demandant sa bénédiction; Park la prononça en anglais. Le soir les habitans du village de Song refusèrent de l'y laisser entrer. Park ramassa de l'herbe pour son cheval et se coucha sous un arbre près de la porte du village. Bientôt il fut reveillé par les rugissemens d'un lion qui vint si près qu'il l'entendit marcher dans l'herbe; alors il grimpa sur l'arbre. Vers minuit le douty lui ouvrit la porte du village, en lui disant: « Entre, nous voyons bien